Trop vrai pour être oublié

Ils connaissaient les mots l'un de l'autre.
Maintenant, ils doivent découvrir la vérité.



Laura Bellini

Trop vrai pour être oublié

Ils connaissaient les mots l'un de l'autre.
Maintenant, ils doivent découvrir la vérité.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384904138

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - La voix de l'autre côté 12
Chapitre 2 - Sans anonymat 26
Chapitre 3 - Tout ce qu'on n'entend pas 41
Chapitre 4 - Tout ne peut pas s'écrire 52
Chapitre 5 - Le droit de refuser 66
Chapitre 6 - Là où les mots s'arrêtent 78
Chapitre 7 - De l'autre côté du baiser 90
Chapitre 8 - La lumière en dehors du studio 103
Chapitre 9 - Le prix d'une voix 116
Chapitre 10 - La vérité murmurée 128
Chapitre 11 - Ce dont j'ai vraiment besoin 141
Chapitre 12 - La date que je n'arrivais pas à oublier 154
Chapitre 13 - Les conditions que je n'accepterai pas 166
Chapitre 14 - Entre ce que je ressens et ce que je sais 177
Chapitre 15 - Tout ce que tu savais 188
Chapitre 16 - Le silence que j'ai choisi 202
Chapitre 17 - De ma propre voix 213
Chapitre 18 - Sans droit d'exiger une réponse 224
Chapitre 19 - Des deux côtés de la vérité 234
Chapitre 20 - Trop vrai pour être oublié 245

INTRO

Pour la première fois depuis trois ans, j'avais l'intention de faire quelque chose uniquement pour moi. Sans consulter personne, sans expliquer pourquoi cela valait la peine de prendre un risque et sans me ménager une confortable porte de sortie. Ce vendredi après-midi, je me tenais devant les portes vitrées d'un studio de radio à Bydgoszcz, mon ordinateur portable sous le bras et une chemise contenant un projet susceptible de changer ma vie professionnelle. Dans la poche de mon manteau, j'avais mon téléphone avec un message d'un homme que je n'avais jamais rencontré. Du moins, c'est ce que je croyais à ce moment-là.

Derrière la vitre, quelqu'un réglait un microphone. Le voyant rouge au-dessus de l'entrée de la régie était éteint, mais les haut-parleurs du couloir diffusaient un extrait d'enregistrement : une voix de femme racontait son retour dans une maison qui n'existait plus. Je m'arrêtai, reconnaissant la légère saturation à la fin de la phrase. En vingt-huit ans de vie, j'avais appris à ignorer bien des choses, mais j'étais incapable de ne pas remarquer un compresseur mal réglé.

— Vous êtes là pour l'atelier ? demanda la réceptionniste.

— Sandra Wrona. Montage sonore.

La femme trouva mon nom sur la liste et me tendit un badge.

— Groupe deux. La salle est au bout du couloir. L'animateur a demandé que vous déposiez vos documents sur le disque partagé avant le début.

— Et si je préfère les lui montrer moi-même ?

La réceptionniste sourit avec une patience toute professionnelle.

— Alors il faudra convaincre l'animateur.

C'était précisément mon intention.

J'étais venue participer à six semaines d'atelier consacré à la réalisation de fictions sonores, avec mon propre projet documentaire. Son titre de travail était « Entre les phrases » et il réunissait les voix de personnes qui avaient entretenu pendant des années des relations proches sans jamais voir ceux à qui elles parlaient. Les escroqueries sur Internet et les histoires sensationnelles ne m'intéressaient pas. Je voulais comprendre ce qui arrivait à quelqu'un lorsque la voix d'une autre personne ou ses mots écrits devenaient plus importants que sa présence.

Ce choix de sujet n'avait rien d'un hasard.

Depuis presque deux ans, je correspondais avec quelqu'un qui utilisait sur Internet le pseudonyme de Nord. Nous nous étions rencontrés sur un petit forum consacré aux fictions radiophoniques, au cours d'une discussion sur la fin d'une émission. Selon moi, l'héroïne aurait dû partir. Selon lui, le courage consistait parfois à rester. Nous nous étions disputés pendant trois soirées avant qu'il admette que mes arguments étaient meilleurs.

Depuis, nous parlions presque tous les jours.

Nous ne connaissions ni nos noms de famille, ni nos métiers, ni nos adresses précises. Il savait que je vivais à Bydgoszcz et que je travaillais avec le son. Je savais qu'il écrivait et voyageait souvent. Nous ne nous étions jamais envoyé de photos. Au début, cela m'avait semblé être un jeu. Puis c'était devenu une règle qu'aucun de nous ne voulait enfreindre.

Avec lui, j'étais capable d'avouer que j'avais peur de la médiocrité. Que parfois je refusais l'aide des autres avant même qu'ils aient le temps de me la proposer, parce que je ne voulais pas entendre une fois de plus que, sans le soutien de quelqu'un, je n'arriverais pas à grand-chose. Nord ne répondait jamais avec des paroles réconfortantes. Il posait les questions que j'aurais préféré éviter.

La veille au soir, il avait écrit :

Si tu veux vraiment réaliser ce projet, arrête d'attendre que quelqu'un décide que tu es prête.

Je ne lui avais répondu que le matin.

Je vais me battre aujourd'hui pour ma propre fiction sonore. Ne me demande pas où. Je ne veux pas porter malheur.

Je ne te demanderai pas. Mais quand tu reviendras, je veux t'entendre dire que tu n'as laissé personne décider de ton histoire à ta place.

À présent, debout dans le couloir de la radio, je relus encore une fois ce message. Je souris malgré ma nervosité. Nord avait un talent insupportable pour formuler des phrases qui restaient avec moi bien plus longtemps qu'elles ne l'auraient dû.

Je rangeai mon téléphone et entrai dans la salle.

Une douzaine de personnes étaient assises autour d'une longue table. Un écran affichant le programme des séances était accroché au mur et, juste à côté, on avait installé un poste d'écoute. Je reconnus deux techniciennes de stations locales ainsi qu'un producteur avec qui j'avais déjà travaillé. Je les saluai brièvement et choisis une place près de la sortie.

— Sandra ? lança une voix familière.

Je me retournai. Magda, la coordinatrice de l'atelier, se tenait près de la porte.

— Je croyais que tu avais renoncé.

— Pourquoi ?

— Tu n'as pas envoyé ton autorisation de partage des documents.

— Parce que je ne la signerai pas sous cette forme.

Magda soupira.

— Je savais que tu allais nous compliquer la vie.

— On peut aussi appeler ça protéger mes droits d'auteur.

— On peut. Mais Emil doit valider ton projet.

Je fronçai les sourcils.

— Emil ?

— Jarosz. Auteur de fictions radiophoniques. Il s'occupe de la partie dramaturgique et choisit les projets qui seront présentés lors de la finale.

Je connaissais son nom. J'avais écouté plusieurs de ses productions, dont une dont je trouvais la fin remarquable, même si je ne l'aurais jamais admis publiquement. Il était connu pour ses dialogues épurés et sa façon de transformer un silence ordinaire en moment le plus important d'une scène.

— Et si je refuse la licence commune ? demandai-je.

— Parle-lui. On commence dans dix minutes.

Magda s'éloigna, me laissant avec la désagréable impression que mon plan soigneusement préparé allait devoir être défendu dès la première minute.

J’ouvris mon ordinateur. L’écran afficha une session de montage composée de plusieurs dizaines de pistes, avec des enregistrements de respirations, de pas et de voix. Je déplaçai le curseur vers la dernière scène. Une femme âgée y parlait d’un homme avec qui elle avait correspondu pendant quarante ans. Ils ne s’étaient jamais rencontrés. À sa mort, elle avait hérité d’une boîte remplie de leurs lettres.

Cet enregistrement devait être le cœur de ma fiction sonore.

— C’est un endroit intéressant pour mettre du silence.

L’homme debout à côté de ma chaise désigna une partie de la piste où j’avais laissé presque sept secondes sans le moindre son.

Je levai les yeux.

Il devait avoir un peu plus de trente ans. Cheveux sombres, manches de sa chemise anthracite retroussées, visage d’un homme qui parlait rarement uniquement pour combler un silence. Il tenait un gobelet de café dans une main et posait l’autre avec naturel sur le dossier de la chaise voisine.

— Ce n’est pas un vide, répondis-je. C’est là que l’héroïne prend sa décision.

— Sans paroles ?

— Toutes les décisions n’ont pas besoin d’être formulées.

Il m’observa avec un intérêt qui relevait davantage d’une attention réelle que de la simple politesse.

— Et comment l’auditeur est-il censé savoir que l’enregistrement ne s’est pas arrêté ?

— Si j’ai bien raconté les cinq minutes précédentes, il le saura.

Un sourire à peine visible apparut sur ses lèvres.

— C'est une hypothèse audacieuse.

— Je préfère les hypothèses audacieuses aux explications répétées trois fois.

Pendant quelques secondes, nous nous regardâmes. Il ne détourna pas les yeux, mais n'essaya pas non plus d'occuper davantage d'espace que je ne lui en laissais. Je remarquai une petite cicatrice près de son sourcil et la manière dont il écoutait ma réponse, comme s'il en examinait réellement le sens.

— Emil Jarosz, se présenta-t-il.

Je me levai.

— Sandra Wrona.

Il me serra la main. La sienne était chaude, son geste ferme, sans cette assurance ostentatoire que certains hommes semblaient considérer comme obligatoire.

— J'ai vu le titre de votre projet sur la liste. J'aimerais beaucoup l'écouter en entier.

— À condition que vous n'essayiez pas de modifier ma fin.

Il rit doucement.

— Je ne promets rien.

Quelqu'un l'appela depuis la régie. Il tourna la tête, répondit par un bref « j'arrive », puis resta encore un instant près de mon poste.

— Une question, Sandra. Pourquoi précisément des gens qui ne se sont jamais rencontrés ?

J’hésitai. J’aurais pu réciter ma réponse préparée sur l’intimité propre à la communication numérique, mais quelque chose dans son regard aurait rendu ces mots faux.

— Parce qu’il est parfois plus facile de dire la vérité à quelqu’un qui ne sait pas à quoi nous ressemblons.

L’expression d’Emil devint plus sérieuse.

— Et quand il le sait ?

Je ne trouvai pas immédiatement de réponse.

— C’est là que commence la partie la plus difficile, finis-je par dire.

Il acquiesça comme s’il venait d’entendre quelque chose d’important, puis partit vers la régie.

À travers les portes vitrées, je le vis discuter avec le technicien. Il retira sa montre, la posa près de la console et se pencha vers l’écran. Il avait l’air entièrement absorbé par ce qu’il faisait. Cette assurance dans ses gestes avait sur moi plus d’effet que je n’étais prête à l’admettre.

Mon téléphone vibra.

Nord : Alors ? Tu as réussi à arriver jusqu’au bout sans faire demi-tour au dernier moment ?

Je fixai le message, surprise par sa justesse.

Sandra : Je suis arrivée. Je viens de rencontrer un homme qui va probablement essayer de gâcher ma fin.

La réponse arriva une quinzaine de secondes plus tard.

Nord : Peut-être qu’il veut seulement vérifier si tu sais vraiment pourquoi tu as choisi précisément celle-là.

Je relevai les yeux.

Derrière la vitre, Emil Jarosz posa son téléphone, écran contre la table. Puis il regarda dans la direction de la salle.

Nos regards se croisèrent à travers deux parois de verre et plusieurs mètres de couloir.

Je n'avais aucune raison de relier ces deux événements. Les gens lisaient des messages toute la journée avant de poser leurs téléphones. Et pourtant, pendant un instant, je fus incapable de détourner les yeux de lui.

Une nouvelle phrase apparut sur l'écran de mon téléphone.

Nord : Surtout, ne le laisse pas décider à ta place.

Cette fois, je ne répondis pas.

Je regardai l'homme derrière la vitre, qui venait de se retourner vers la console, et me demandai pourquoi la voix d'un homme rencontré quelques minutes plus tôt m'avait semblé étrangement familière.

Et pourquoi, pour la première fois depuis longtemps, j'eus envie que quelqu'un qui connaissait mes paroles les plus sincères ose également apprendre à me connaître.

Chapitre 1 - La voix de l’autre côté

L’atelier commença par une chose que je détestais encore plus que les dialogues mal montés : devoir me présenter devant un groupe de personnes qui faisaient semblant de retenir les noms des autres. Chacun devait expliquer ce qu’il faisait dans la vie et pourquoi il était venu à Bydgoszcz. Assise au bout de la table, je faisais tourner mon badge entre mes doigts en écoutant des discours sur les ambitions professionnelles, la créativité et la nécessité d’explorer de nouvelles formes d’expression. Tout le monde semblait avoir répété son intervention devant un miroir. J’avais moi aussi préparé trois phrases, mais après ma conversation avec Emil Jarosz, je n’avais plus envie de réciter quoi que ce soit.

L’animateur se plaça près de l’écran et éteignit la présentation. Sans elle, il paraissait moins officiel et, de ce fait, encore plus intéressant. Il avait trente-quatre ans, comme je l’avais lu auparavant dans sa biographie professionnelle, et cette aisance particulière qu’on acquiert généralement lorsqu’on cesse de vouloir prouver sa valeur à tout le monde. Il ne cherchait pas à impressionner. Lorsqu’un participant passa plusieurs minutes à énumérer ses réussites, Emil l’écouta patiemment, puis lui demanda quelle histoire il avait réellement envie de raconter.

Un silence s’installa.

— C’est précisément pour cela que nous sommes ici, dit Emil. Ce qui m’intéresse, ce n’est pas votre capacité à parler de vos projets. C’est votre capacité à donner envie à quelqu’un de les écouter.

Lorsque mon tour arriva, je me levai sans mes notes.

— Sandra Wrona. Je fais du montage sonore. Je travaille principalement sur des reportages et de courts documentaires. Je suis venue avec un projet consacré aux relations qui n'existent qu'à travers les mots. Je veux le réaliser sans attribuer aux protagonistes des émotions qu'ils n'ont jamais exprimées.

Emil s'appuya contre la table.

— Et si les émotions étaient plus importantes que les paroles prononcées ?

— Alors il faut apprendre à écouter le silence.

Plusieurs personnes tournèrent la tête vers moi. Emil esquissa un sourire.

— Je commence à penser que nous allons bien travailler ensemble.

— Tout dépend de votre définition d'une bonne collaboration.

— Nous y reviendrons.

Je me rassis avec une satisfaction troublante. Non pas parce que j'avais réussi à attirer son attention, mais plutôt parce qu'il n'avait pas pris ma réponse à la légère. Ces dernières années, j'avais rencontré trop de gens qui considéraient une monteuse son comme une personne chargée de supprimer les bruits parasites, et non comme une véritable créatrice participant à la construction d'un récit. Emil semblait comprendre la différence.

Après la partie consacrée à l'organisation, Magda distribua le programme. L'atelier comprenait six semaines de travail en équipe, des consultations dramaturgiques et une présentation finale devant des représentants de plusieurs stations de radio et des producteurs indépendants. Trois

fictions sonores sélectionnées auraient la possibilité d'être développées dans le cadre d'un programme de partenariat. Aucune diffusion n'était garantie, mais pour moi, c'était une chance de sortir enfin de l'ombre des noms des autres.

Le problème surgit au moment où nous abordâmes les règles.

— Les documents utilisés pendant la présentation doivent être mis à la disposition de l'organisateur dans la mesure nécessaire à la diffusion des extraits et à l'évaluation du projet, expliqua Magda. Les autorisations détaillées seront signées avant le début du travail de production.

Je levai la main.

— Et si l'auteur possède ses propres contrats avec les personnes enregistrées et ne peut pas transférer ces droits ?

— Nous examinons ces situations au cas par cas.

— Je n'ai vu aucune possibilité de ce genre dans le formulaire.

Emil leva les yeux du programme imprimé.

— Nous en parlerons après la séance.

— Je préférerais maintenant, pour que tout le monde connaisse les règles.

Il m'observa un instant sans rien dire. Il ne semblait pas offensé.

— Très bien. L'organisateur a besoin d'une autorisation limitée pour la présentation, pas du droit de disposer de l'œuvre entière. Le formulaire est effectivement rédigé de manière trop large. Je demanderai une version corrigée.

Je ne m’attendais pas à ce qu’il cède aussi rapidement. À vrai dire, j’avais déjà préparé plusieurs arguments et je ne savais plus quoi en faire.

— Merci, dis-je.

— Ne me remerciez pas pour quelque chose qui devrait aller de soi.

Il n’y avait aucune ironie dans sa voix. Je retins cette phrase bien davantage que toute la présentation précédente.

Avant la pause, les participants devaient faire écouter des extraits de leurs projets. Le mien fut choisi en troisième position. Lorsque la voix de la femme âgée s’éleva des haut-parleurs, je cessai d’observer la salle. Je connaissais chacune de ses hésitations et chaque grincement de sa chaise. J’avais passé tant d’heures sur cet enregistrement que j’aurais pu le reproduire de mémoire sans casque.

La femme racontait la dernière lettre reçue de l’homme qu’elle avait aimé à distance. Elle disait connaître sa manière de placer les virgules, mais n’avoir jamais su à quoi il ressemblait lorsqu’il riait.

Puis venait le silence.

Sept secondes.

Personne ne bougea.

Lorsque l’enregistrement s’acheva, Emil ne ralluma pas immédiatement la lumière.

— Ce silence est-il authentique ? demanda-t-il.

— Oui. Je ne l’ai pas raccourci.

— Bien.

Un seul mot. Pourtant, j'y entendis une reconnaissance dont j'avais besoin depuis longtemps.

Quelques instants plus tard, il ralluma la lumière.

— J'ai une réserve concernant la construction. Pendant la majeure partie du récit, l'auditeur ne découvre qu'un seul côté de cette relation. Je ne sais pas qui était cet homme absent. Et je ne sais pas si l'autrice souhaite vraiment que je le découvre.

— Parce que cette histoire appartient à la femme qui est restée, répondis-je.

— Bien sûr. Mais si tu racontes l'histoire de deux personnes, tu ne peux pas faire comme si la seconde n'existait que dans l'imagination de la première.

C'était raisonnable. Et c'était précisément pour cela que cela m'agaçait autant.

— Je n'ai pas l'intention de lui inventer une voix.

— Je ne te demande pas d'en inventer une. Je te demande de vérifier si cette absence de voix est un choix artistique ou une manière commode d'éviter une question difficile.

Je le regardai attentivement.

— Vous parlez toujours comme ça aux gens ?

— Comment ça ?

— Comme si vous connaissiez déjà la réponse, mais que vous vouliez qu'ils la trouvent eux-mêmes.

Pendant un bref instant, son visage prit une expression difficile à déchiffrer.

— Je ne connais pas toujours la réponse, Sandra.

Nous ne poursuivîmes pas la discussion. Magda annonça la pause et je sortis dans le couloir avec le sentiment que quelqu'un venait de toucher le point le plus fragile de mon projet.

Près du distributeur de café, je sortis mon téléphone. Un message de Nord m'attendait.

Comment s'est passé le premier affrontement ?

Sandra : Je suis tombée sur un homme qui pense connaître mon histoire mieux que moi.

Nord : Peut-être qu'il y a vu quelque chose que tu ne veux pas encore voir.

Je pinçai les lèvres.

Sandra : Tu dois toujours défendre l'autre camp ?

Nord : Seulement quand le premier est particulièrement têtu.

Je secouai la tête. Il me connaissait trop bien. Il savait que lorsque j'employais le mot « toujours », c'était généralement parce que je commençais à manquer d'arguments.

— Le distributeur avale les pièces, lança quelqu'un derrière moi.

Emil se tenait à quelques pas, son propre gobelet à la main.

— Peut-être qu'il essaie de limiter notre consommation de caféine, répondis-je.

— Dans ce cas, il est plus responsable que la plupart des gens de cet immeuble.

Il s'approcha du distributeur et appuya sur un bouton que je n'avais pas remarqué. La machine émit un bruit de

protestation avant de se remettre à fonctionner normalement.

— On n’est pas obligé de tout réparer par la force, dit-il.

— Je m’en souviendrai. Cela pourra être utile pendant nos consultations.

Il rit. De près, je distinguai quelques mèches plus claires dans ses cheveux sombres et une petite ride qui apparaissait près de son œil gauche. Il sentait le café et quelque chose de frais, peut-être le cèdre. Je remarquai ces détails avec une précision agaçante.

— Puis-je vous faire une proposition concernant votre projet ? demanda-t-il.

— Vous pouvez toujours essayer.

— Laissons la structure de côté un instant. J’aimerais que vous me fassiez écouter les cinq premières minutes sans musique et sans ambiance sonore. Uniquement la voix.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux entendre ce qui est déjà là avant que nous commencions à ajouter quoi que ce soit.

Cette fois, je ne trouvai aucune raison de m’opposer à lui.

Lorsque nous retournâmes dans la salle, mon téléphone vibra de nouveau.

Nord : Et souviens-toi que, parfois, la réponse la plus honnête consiste à reconnaître que tu ne sais pas encore quelque chose.

Je relus la phrase deux fois.

Emil s’arrêta près de la porte.

— Tout va bien ?

— Oui. Quelqu'un vient de me donner des conseils que je n'avais pas demandés.

— De bons conseils ?

— Malheureusement.

Il sourit, puis retrouva aussitôt son sérieux.

— Méfiez-vous des gens qui savent toujours ce que vous devriez faire.

— Pourquoi ?

— Parce que même lorsqu'ils ont parfois raison, il est facile de confondre leur certitude avec la vôtre.

Ces mots me semblèrent si familiers que je restai un instant sans réponse.

La véritable confrontation eut lieu une heure plus tard, lorsqu'Emil m'invita dans une petite régie pour une consultation individuelle. La pièce contenait deux fauteuils, une console de mixage et une immense fenêtre donnant sur le studio d'enregistrement. Nous nous assîmes côte à côte, en conservant une distance convenable, mais l'espace me sembla soudain plus étroit.

Emil ouvrit mon fichier de projet.

— Je voudrais proposer une modification dans la manière de raconter cette histoire.

— Et moi, je veux garder le contrôle de mon matériel.

— Les deux ne sont pas incompatibles.

— Cela dépend de ce que vous proposez.

Il déplaça le curseur vers le passage où la protagoniste évoquait le premier message qu'elle avait reçu.

— J'aimerais qu'avant la fin, l'auditeur entende quelques lettres authentiques. Pas comme une reconstitution de

dialogues, mais comme une couche distincte du récit. Nous pourrions utiliser d'anciens enregistrements de leur lecture, s'ils existent, ou préparer une lecture en indiquant clairement qu'il s'agit d'une interprétation.

— Je n'ai pas l'autorisation de publier leur correspondance privée.

— Je sais. C'est pourquoi je parle d'une possibilité, pas d'une solution toute prête.

— Et si cette femme refuse ?

— Alors nous trouverons une autre voie. Mais nous devons lui poser la question.

Je me tournai vers lui.

— Je ne vais pas lui mettre la pression simplement parce que le jury final a besoin d'une conclusion plus forte.

Emil se tourna également. À peine plus que la largeur des accoudoirs nous séparait.

— Je ne veux pas une conclusion plus forte pour le jury. Je veux un récit plus honnête. Ce n'est pas la même chose.

— Plus honnête envers qui ?

— Envers l'auditeur. Et envers ta protagoniste.

Pour la première fois de la journée, il venait de me tutoyer. Je le remarquai immédiatement. Je ne le repris pas.

— Si je dois prendre une telle décision, j'ai besoin d'être certaine que personne n'utilisera mon matériel sans mon accord.

— Tu as ma parole.

— Ta parole ne suffit pas.

Il se tut. Il ne se vexa pas et n'essaya pas de me convaincre avec un nouvel argument. Il ferma simplement le fichier et éloigna les mains du clavier.

— Dans ce cas, établissons les règles par écrit.

Ce fut seulement à cet instant que je commençai réellement à l'écouter.

Pendant notre conversation, une notification apparut sur le moniteur, provenant de la plateforme de communication que j'utilisais moi-même depuis des années. Son icône était reconnaissable : un petit microphone blanc sur fond bleu marine. Emil ferma rapidement la notification. Je n'avais aucune raison de m'intéresser à ses messages privés, mais j'avais reconnu l'application.

— Tu utilises aussi La Voix après les heures ? demandai-je.

Il s'immobilisa une fraction de seconde.

— Ça m'arrive.

— Je pensais que tous les professionnels avaient quitté cette plateforme depuis longtemps.

— Certains aiment les vieux endroits.

— Moi aussi.

Je souris en repensant à ma première discussion avec Nord.

— Un jour, je m'y suis disputée avec quelqu'un à propos de la fin d'une fiction radiophonique. Il pensait que l'héroïne devait rester.

Emil ne répondit pas immédiatement.

— Et toi ?

— Qu'elle devait partir.

— Et qui a gagné ?

— Moi. Évidemment.

Il pencha légèrement la tête, comme s'il essayait de retenir un rire.

— Naturellement.

Il y avait dans son ton quelque chose de si familier que je me tus.

— Quel pseudonyme utilises-tu ? demandai-je.

Il regarda l'écran.

— Pourquoi cette question ?

— Par curiosité.

— Et toi ?

Depuis deux ans, je protégeais cette partie de ma vie des étrangers. Je n'avais pas prévu de la révéler à un homme que je connaissais depuis quelques heures. Pourtant, je ressentis soudain le besoin de vérifier mon soupçon.

— Phare.

Emil releva lentement les yeux.

Un silence s'installa, différent de tous ceux que nous avions analysés ensemble jusque-là.

— Phare, répéta-t-il.

— Tu connais ?

Au lieu de répondre, il sortit son téléphone. Il regarda l'écran un instant, puis posa l'appareil entre nous, de façon que je puisse voir la conversation ouverte.

En haut figurait mon pseudonyme.

Phare.

Juste en dessous, le dernier message que j'avais envoyé à Nord.

Tu dois toujours défendre l'autre camp ?

J'eus l'impression que quelqu'un venait de couper le son de toute la pièce.

— Non, soufflai-je.

Emil ne bougea pas.

— Sandra…

— Non. C'est impossible.

Pendant deux ans, j'avais imaginé de dizaines de façons l'homme qui se trouvait de l'autre côté de l'écran. Mais jamais je ne l'avais vu dans une chemise anthracite bien coupée, assis près de moi devant une console de radio.

— Nord ? demandai-je presque dans un murmure.

Il acquiesça.

Il m'observait attentivement, comme s'il attendait une réaction qu'il était incapable de prévoir.

— C'est vraiment toi ?

— Oui.

Je laissai échapper un bref rire, davantage par incrédulité que par amusement.

— Nous parlons presque tous les jours depuis deux ans et tu as passé la moitié de la journée à critiquer mon projet ?

— Je ne savais pas que tu le prendrais comme ça.

— Et comment étais-je censée le prendre ?

— Comme une discussion entre deux personnes qui ne sont pas toujours d'accord.

C’était exactement le genre de chose que Nord aurait dite.

Soudain, toutes nos conversations nocturnes me revinrent en mémoire. Les phrases envoyées à deux heures du matin. Les aveux que je n’avais jamais formulés à voix haute. Les moments où je lui parlais de ma solitude et où il n’essayait pas immédiatement de la faire disparaître.

À présent, cet homme était assis à côté de moi. Je pouvais voir ses mains, entendre sa respiration, distinguer la tension de sa mâchoire.

— Quand as-tu commencé à t’en douter ? demandai-je.

Emil hésita.

— Tes paroles sur le fait d’écouter le silence… Puis tu as parlé du forum.

— Donc aujourd’hui ?

— Sandra, cela fait beaucoup à assimiler pour nous deux.

Il n’avait pas répondu directement. Sur le moment, je supposai qu’il essayait lui aussi de remettre de l’ordre dans ses pensées.

— Pourquoi ne m’as-tu rien dit plus tôt ?

— Je voulais être sûr que c’était vraiment toi.

Cela ne me parut pas entièrement convaincant, mais la situation était trop extraordinaire pour que je commence à l’interroger davantage.

Pendant un moment, nous restâmes silencieux.

— Tu sais ce qu’il y a de pire ? demandai-je enfin.

— Quoi ?

— Pendant deux ans, j’ai imaginé ta voix. Et maintenant, je vais devoir tout corriger.

Il sourit lentement.

— Elle est très différente de celle que tu imaginais ?

Je le regardai. Cette voix chaude, légèrement rauque, que j'entendais depuis le début de l'atelier, prenait soudain une signification entièrement nouvelle.

— Je ne sais pas encore, avouai-je.

Emil éloigna son téléphone.

— Nous pouvons continuer à parler comme avant.

— Non, nous ne pouvons pas.

Son sourire disparut.

— Pourquoi ?

— Parce qu'avant, tu ne savais pas à quoi je ressemblais lorsque tu me cachais quelque chose. Maintenant, je pourrai le voir.

J'avais dit cela à moitié pour plaisanter. Je ne savais pas encore à quel point ces paroles allaient se révéler vraies.

Chapitre 2 - Sans anonymat

Le lundi matin, je trouvai dans ma boîte de réception un message d'Emil Jarosz. Pas de Nord. De l'homme dont le nom figurait au bas d'un courriel professionnel, à côté d'un numéro de téléphone et du nom du studio.

L'objet indiquait : « Entre les phrases — proposition de règles de collaboration ».

J'ouvris la pièce jointe avant même d'avoir retiré mon manteau. Le document comptait quatre pages. Emil y avait détaillé le périmètre des consultations, le calendrier, les modalités de partage des enregistrements et la procédure de validation des modifications. La phrase la plus importante se trouvait au début : les droits sur les documents sources et sur la version finale de l'œuvre restaient ma propriété. L'organisateur ne recevait qu'une autorisation limitée pour utiliser certains extraits pendant l'atelier et lors de la présentation finale.

Je lus ce passage deux fois.

Le vendredi, après avoir découvert notre relation sur Internet, nous nous étions quittés dans une atmosphère si embarrassante que, jusque tard dans la soirée, j'avais été incapable de décider si j'étais amusée, gênée ou en colère. Pendant le week-end, nous n'avions échangé que quelques messages. Aucun de nous ne savait comment écrire à l'autre maintenant que l'anonymat, qui nous permettait de presque tout nous dire, avait soudain disparu.

À présent, Emil m'avait envoyé un document prouvant qu'il avait pris mes inquiétudes au sérieux.

Il ne contenait aucune remarque personnelle.